



JOURNAL HUMORISTIQUE.

BUREAUX No. 25 RUE ST-THERESE. — P. O. BOITE 2144, MONTREAL,

Je me hâte de rire de tout de peur d'être plus tard obligé d'en pleurer.—FIGARO.

VOL I. No. 42.

MONTREAL, 5 JUIN 1880.

1 CENT LE NUMÉRO.

H. BERTHELOT & Cie.,

Editeurs-Propriétaires.



L'EMPRUNT WURTELE.

LE CAPITALISTE FRANCAIS A M. WURTELE.—Ne vous pressez pas trop de déposer ce sac dans la balance. Il faut que je m'assure d'avance si M. Robertson peut mettre sur l'autre plateau assez de poids pour l'équilibrer.

M. ROBERTSON.—Allons vite, Chapleau, je pense que nous avons assez de poids.

M. Chapleau.—Envoyons fort. Avec ce que j'ai à la main je suis sur qu'on pèsora le poids français.

Feuilleton

LES MYSTERES DE MONTREAL

PAR M. LADEBAUCHE.

(Suite).

XII

OU CLEOPHAS JOUE DE MALHEUR.

Bénoni qui était dans la cuisine, en entendant le cri d'Ursule suivi du coup de revolver, s'élança dans le passage obscur. Son amante s'é-

tait affaissée sur le plancher près des porte-manteaux et elle criait :

"A moi ! à mon secours ! au meurtre ! on vient de me tirer !"

Bénoni prit une allumette dans sa poche et alluma une lampe qui était suspendue dans le passage.

A la lueur indécise de la lampe dont la mèche avait été mal trimmée il vit la pauvre jeune fille qui gigotait et criait devant la porte du salon.

Il lui prit la main et lui demanda où elle était blessée et qui était son assassin.

Elle dit : c'est dans le dos ! c'est

Cléophas !

Bénoni fit un bond d'enragé en grinçant des dents.

Il sortit de la maison pour se mettre à la poursuite de l'assassin. Mais il était trop tard.

A la clarté de la lune dont le disque d'argent brillait cette nuit-là d'un éclat extraordinaire, il put voir une forme humaine traversant la rivière sur le bôme ancré aux deux rives pour retenir les billots destinés au moulin à scie.

Le meurtrier en quelques secondes fut rendu de l'autre côté et disparut dans l'ombre épaisse projetée

par la double rangée d'arbres qui bordait la rue principale de St. Jérôme et y formait un pittoresque tunnel de verdure.

Bénoni lâcha les plus gros jurons de son répertoire et rentra dans la maison afin de donner à Ursule les premiers soins.

La pauvre servante s'était relevée et s'était assise sur une chaise dans la salle à diner.

Ses nerfs paraissaient dégraffés, ses yeux étaient égarouillés, et une pâleur mortelle l'ôlait sur sa figure.

Bénoni prit les mains d'Ursule et les pressa dans les siennes.

Il lui dit :

— Où souffres tu, ma belle ?

— Dans le reinquier, mon cher.

— Attends une minute, je vais aller à la cuisine pour de l'eau.

Bénoni sortit de l'appartement et revint quelques instants après avec un essuie-mains et de l'eau chaude dans une terrine de fer-blanc.

Ursule lui dit :

Sors vite et essaie de le poigner. Laisse-moi seule ici, je pourrai me soigner moi-même.

Bénoni sortit et se mit à courir sur le chemin du village, dans l'espoir de rattraper le meurtrier.

Cléophas, après avoir essayé le coup de son de l'inconnu, s'était retourné vivement, mais la fumée qui avait suivi l'explosion de l'arme lui avait empêché de voir la figure du malfaiteur.

Ce dernier avait pris les jambes à son col et avait disparu en arrière de la maison. Il descendit la côte à la course et se cacha en arrière d'un massif de petits snelliers. Voyant que Cléophas le cherchait dans la direction du chemin qui aboutit au pont, il se mit à quatre pattes dans la vase, les cailloux et les écopeaux qui bordent la grève et se rendit jusqu'au bôme qu'il traversa ensuite à la course.

Caraquette, car c'était lui, qui n'avait pas reculé devant un meurtre pour mettre la main sur les papiers du comte de Bouctoucho que Cléophas allait rendre à la comtesse entra dans le village en suivant un petit sentier aboutissant au chemin près du presbytère.

Il reprit son air calme et composé et se rendit jusqu'au moulin à farine un peu plus bas que le pont. Là il essuya la sueur qui perlait à grosses gouttes sur son front et s'assit sur un billot.

Il réfléchit quelques instants, puis il sembla prendre une résolution subite. Il se leva et alla se placer près du premier caisson du pont. Caraquette savait que Cléophas en retournant à l'hôtel devait passer par là et il se proposa de lui loger dans la tête les dragées qui restaient dans son revolver.

Le ciel commençait à se barbouiller et la lune venait de se masquer au-dessous d'un épais nuage.

Cléophas de son côté avait couru dans la direction du pont en suivant le trottoir qui longe la route publique. Il espérait rejoindre l'assassin avant qu'il eut le temps de disparaître. Il s'engagea sur le pont et au moment où il allait déboucher sur la rive opposée un deuxième coup de feu retentit et une balle passa à travers la calotte de son feutre. Le coup avait été tiré du côté du moulin à farine, à quelques pas du pont.

Il se retourna, mais il ne put voir l'assassin.

Il sauta sur le terrain du moulin croyant que son lâche agresseur avait cherché un refuge à quelques pas de là. L'obscurité était alors complète. En courant il s'accrocha les jambes sur une vieille charrette et tomba sur un tas de ferraille.

Il se leva avec difficulté et reprit sa course dans la direction du moulin.

Trois coups de feu successifs ro-

tentirent en arrière de lui. Les balles sifflèrent près de lui mais ne l'atteignirent point.

Décidément l'assassin tenait à le tuer ce soir-là.

Il se retourna. Personne.

Renonçant à rattraper le meurtrier, il continua sa marche vers le Palais de Justice et enfila les rues conduisant à l'Hôtel Beaulieu.

Les habitants de St. Jérôme dont l'attention avait été éveillée par cette succession de coups de feu, laissèrent leurs bas de porte où ils faisaient la causette avec leurs voisins et se dirigèrent vers l'endroit du crime.

Caraquette, qui avait éludé la poursuite de Cléophas, rentra dans la grande rue se mêla aux groupes des citoyens de St. Jérôme, et causa de l'incident avec le plus grand sang froid.

Bénoni arriva à la course et tout essouffé. Ils s'informa des habitants du village s'ils n'avaient pas vu passer un homme venant de l'autre côté de la rivière.

Il leur raconta ce qui était arrivé à la résidence de la comtesse et il demanda un constable pour arrêter le coupable, un homme à Montréal qu'il connaissait bien.

Emilien Valiquette, un vieil huissier, se présenta devant Bénoni et lui offrit ses services. Ils partirent tous deux pour chercher un warrant chez un juge de paix.

Le warrant fut signé par M. William Scott et les deux limiers se mirent à la recherche de Cléophas.

Il était alors neuf heures du soir. Cléophas entra dans l'Hôtel Beaulieu et demanda la traite pour la compagnie à qui il fit part de l'attentat criminel dont il avait failli être victime. Il ne se connaissait aucun ennemi dans la paroisse et c'était évidemment pour son argent que l'assassin voulait le tuer.

Il venait de lampor sa première gobe et s'essuyait les barbes avec le revers de la main droite avant d'allumer un cigare lorsque Bénoni et Valiquette firent leur entrée dans la barre.

Bénoni reconnut de suite son rival et l'indiquant du doigt au constable il dit :

— Le voilà, le meurtrier, arrêtez-le.

Valiquette sortit son warrant et mettant la main sur l'épaule de Cléophas il prononça ces paroles solennelles.

— Au nom de la Reine vous êtes mon prisonnier.

(La suite au prochain numéro.)

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL, 5 JUIN, 1880.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 centins.

Le Vrai Canard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. Greenbacks reçus au pair.

Adresse :

(H. BERTHELOT & Cie Boîte 2144 P. O. Montréal.

PAPINEAU.

Correspondance de Ladébauche.

Québec, 2 Juin 1880

Mon cher Vrai Canard,

Je suis rendu à Québec pour l'ouverture de la session, mais ça été de peine et de misère.

La compagnie du Richelieu depuis qu'elle s'est mixée avec les anglais d'Ontario est devenue très mal à main pour les journalistes ; jamais ces messieurs ne peuvent obtenir un passe, voilà une raison pour lesquelles la compagnie est passée au bob si souvent.

Les capitaines Nelson et Burns, deux bons canayens malgré qu'ils portent des noms anglais, ne pourraient pas faire passer leurs femmes leur mère ou leur belle-mère lors même qu'ils le voudraient.

Ladébauche, lui, qui ne se soumet jamais aux lois communes, résolut d'avoir un voyage trio entre Montréal et Québec. Voici comment il s'y prit pour blaguer les officiers de la compagnie du Richelieu.

Il monta sur le vapeur et passa une partie de la nuit dans le salon. Il savait qu'à l'arrivée du steamboat à Québec, il lui fallait donner un billet de passage à un des deux waiters, postés dans l'escalier du salon. Il savait de plus que le purser, accompagné par un des hommes de l'équipage porteur d'un fanal, ramassait les tickets des passagers de seconde classe, lorsque le bateau avait passé Batiscan.

Lorsque le commis du bord avait reçu tous les billets des voyageurs d'entrepont, il fermait à clé les portes de communication entre le salon et l'avant-pont. A l'arrivée du vapeur à Québec les passagers de seconde débarquaient sans avoir la peine de montrer leurs tickets.

Je restai debout toute la nuit. Lorsque le Québec eut dépassé Batiscan et lorsque je constatai que le purser avait fini sa job avec les passagers d'entrepont je sortis du salon et j'allai humer l'air frais sur le gaillard d'avant. Je m'assis sur le garde-fou près du machin où s'accroche la corde de l'ancre. Tout en faisant semblant de m'amuser sous les regards du pilote, je me laisse glisser le long de la chaîne qui j'ai empoignée solidement et, crac, je me trouve dans l'entrepont. Nous arrivons à Québec je sors avec les passagers de seconde classe et je n'ai pas payé un sou.

C'est là une bonne recette pour les gens qui veulent voyager à bon marché pendant le régime de la protection.

Dans le cours de l'après-midi, le jour de mon arrivée à Québec je me suis rendu au parlement afin d'assister aux débats de la session.

J'ai pris ma place dans la galerie des reporters où j'ai fait le compte rendu de la séance que je te transmets par la poste.

Voici comment les choses se sont passées.

Les galeries étaient encombrées par une foule de curieux parce que des rumeurs avaient circulé dans la capitale allant à dire que M. Jo-

ly avait une communication importante à faire à la chambre.

Lorsque l'hon. M. Chapleau proposa la prise en considération du discours de Son Excellence, l'hon. M. Joly se leva au milieu d'un silence solennel et parla comme suit :

M. l'Orateur, avant que la Chambre procède aux débats sur l'adresse en réponse au discours du trône, il est de mon devoir d'annoncer aux honorables messieurs qui siègent sur les bancs de la trésorerie, une résolution qui a été adoptée à une assemblée des députés libéraux de la province de Québec. (Rumeurs à droite.)

Pendant mon terme d'office comme premier ministre j'ai pu commettre des fautes qui ont compromis mes collègues et leurs amis.

Ces fautes aujourd'hui je les déplore, comme je suis prêt à être miséricordieux pour les scandales commis par les messieurs de la droite (Ecoutez ! Ecoutez !). La journée du 24 juin approche et il importe que les canadiens français se montrent plus que jamais unis entre eux et ne donnent plus au monde le triste spectacle de leurs divisions politiques. (Bravo ! Bravo ! à droite.) Nous avons résolu d'abolir le parti rouge et désormais les membres de la gauche seront fusionnés avec le parti des bons principes. En effet, à quoi sert l'opposition aujourd'hui ? Les protêts de la minorité dans cette assemblée ne sont plus que de la bouillie pour les chats. Dès aujourd'hui les rouges n'existent plus, nous serons tous conservateurs.

Au moment où il nous faudra ratifier par nos voix l'emprunt contracté en France par M. Wurtolo, il est nécessaire que les canadiens se montrent unis, sans cela la province tombera dans la banqueroute.

(Hear ! Hear !) Aujourd'hui je veux avec mes amis donner l'accolade aux conservateurs. Comme je ne puis embrasser tous ces messieurs à la fois j'appellerai l'hon. M. Paquet et je lui dirai. Approchez, M. Paquet, que je vous donne un baiser de paix et puisse ce baiser résonner dans la postérité.

L'HON. M. CHAPLEAU.—Le gouvernement est profondément touché par les paroles que vient de prononcer le chef de l'opposition. Les conservateurs de la province de Québec sont animés par un patriotisme aussi intense que le celui qui brûle dans les cœurs libéraux. Nous acceptons l'adhésion faite à nos principes par nos amis de la gauche. A l'avenir plus de divisions entre nous. Les quatre millions prêtés par notre ancienne mère patrie seront divisés fraternellement entre les amis des deux partis. Nos sessions seront moins coûteuses et moins longues. Demain matin *La Minerve* et la *Patrie* se donneront un baiser on pinçottes et tout sera pour le mieux dans la meilleure des provinces possible.

L'HON. M. PAQUET.—J'espère M. l'Orateur que le trésorier de la province en va nous quiller ça un peu croche.

L'HON. M. ROBERTSON.—J'attends que M. Wurtolo nous avide la copie française.

M. WURTELE.—Tâchez de ne pas

allez plus vite que le violon. Il est vrai que j'ai enfiévré les Français pour \$1,000,000, et ça n'a pas été sans difficulté. Ces messieurs savaient que les banquiers d'Angleterre avaient été échaudés en prêtant de l'argent pour le chemin de fer de Lévis et de Kennebec, et ils ont naturellement pris leurs précautions. Il faut jouer sur notre crédit. Nous avons eu de l'œil à Paris à condition que l'on ferait de l'équilibre entre nos recettes et nos dépenses. La question maintenant est de se faire aller et de montrer qu'on est capable de payer.

CHAPLEAU.—Ça c'est facile. Nous allons taxer.

JOLY. C'est ça taxons !

LANGELIER.—Taxons. Il faut toujours en finir par là

LADEBAUCHE.

L'EXILE.

UN PLAN DE NEGRE.

Madame Latrogne a beaucoup de trouble avec son mari, qui est un ivrogne incorrigible.

Jusqu'à dernièrement les fêtes de M. Latrogne étaient intermittentes. Il lui prenait parfois des veines de tempérance qui duraient jusqu'à quinze jours.

Vingt fois il avait juré de ne plus boire et vingt fois il a violé son serment.

Bref son cas était désespéré.

Il y a quelques jours M. Latrogne qui vivait depuis une huitaine dans une continence des plus louables s'est remis à boire avec une ardeur sans précédent.

Il avait appris le décès d'une de ses tantes qui était morte en bas de Québec, laissant une fortune assez considérable. Sa parente en mourant ne lui avait pas légué un sou. La nouvelle lui causa sans de chagrin qu'il résolut de faire une brosse extraordinaire. Il s'installa chez lui il se rendit à l'auberge. Il but.....

* * * * *
(ces étoiles représentent les verres qu'il a bus, comptez 40 coups pour chaque étoile)

Madame Latrogne était au désespoir. Elle croyait que la dernière tempérance de son mari allait durer, mais son vieux était soul de nouveau dans une noce dont peut-être il ne reviendrait jamais.

Elle consulta une de ses amis qui la conseilla de recourir au traitement adopté dans les asiles d'ivrognes incorrigibles ; ce traitement consistait à mêler des boissons alcooliques dans tout ce que mangeait ou boirait le patient ; l'ivrogne devenait alors tellement dégouté des spiritueux qu'il en concevait une horreur qui durait toute sa vie.

Elle résolut de mettre ce plan à exécution.

Elle acheta un gallon du plus mauvais whisky qu'elle put trouver et commença par en mettre dans le café du bonhomme. Celui-ci avait pour habitude d'en prendre une tasse à chaque repas. Ce soir-là il passa sa tasse pour la faire remplir et dit en se faisant claquer les lèvres :

— Sais-tu, ma vieille, que ce café est meilleur que d'ordinaire ?



CE PAUVRE M. JOLY.

Il endure encore les intempéries de la saison, pendant que les amis de Chapleau ont les ventre à table et le dos au feu.

Le lendemain matin elle augmenta la dose. Il but trois tasses et il tomba à bas de sa chaise au moment où il allait prendre la quatrième.

Il dormit jusqu'à midi et se releva pour diner. Il avait de la soupe au bœuf mêlée avec une quantité égale de whisky.

Latrogne l'absorba toute et dit en s'essuyant la bouche :

— Mon chou, franchement, il faut que je te dise que tu deviens meilleure cuisinière. Tu n'a pas fait assez de soupe.

Au souper tous les mets étaient saturés de Molson. Latrogne mangea jusqu'à ce qu'il perdit connaissance. Sa femme fut obligée de le trainer jusqu'à sa chambre à coucher et de le mettre au lit.

Le gallon de whisky fut bientôt absorbé dans le traitement, et le seul changement que remarqua Madame Latrogne était que tant que la boisson avait duré son mari avait été plus ponctuel aux repas.

Madame Latrogne ne voulut pas se décourager pour si peu. Elle se procura un autre gallon de boisson et fallit mourir de faim pendant qu'elle le servait à son mari dans tous ce qu'il mangeait ou buvait.

L'appétit de ce dernier s'augmenta dans des proportions alarmantes et chaque jour Madame Latrogne recevait de lui les plus beaux compliments sur son talent culinaire.

Le second gallon disparut aussi vite que le premier.

La première fois que Latrogne prit un repas dont les mets n'avaient pas été assaisonnés avec le condiment qu'il aimait tant, il dit à sa femme d'une voix qui aurait pu attendrir le cœur d'un collecteur de taxes : — Chère vieille, ta soupe et ta viande n'ont plus le goût qu'ils avaient. Il me semble qu'il y manque quelque chose

Il n'est pas étonnant que Madame Latrogne ait renoncé aujourd'hui à guérir son mari de sa funeste passion.

Elle avait adopté un véritable plan de nègre.

PAPINEAU.

UNE HISTOIRE AUTHENTIQUE.

Un certain jour de la semaine dernière, je ne me rappelle plus au juste, deux dames sortaient tout effarées de la sacristie de l'église de.....non loin de la ville, et accouraient chez le bodeau où elles entrèrent sans crier gare. Elles étaient en proie à une frayeur mortelle. Le digne bodeau, homme des plus débouaires, un de ces hommes que l'on a achevé de dépeindre quand on dit qu'il ne ferait pas mal à une mouche, le bodeau, disons-nous, rien qu'à voir ces dames si effrayées tremblait déjà de tous ses membres.

— Au nom de Dieu, qu'y a-t-il, parvint-il enfin à articuler.

— Vous savez... le charnier.....

— Jour du ciel, le charnier.... eh bien ! quoi, bégaya le bodeau.

— Nous avons entendu comme qui dirait des sanglots, dit l'une.

— Des gémissements, ajouta l'autre.

— Bonté divine, un revenant ! Et le bodeau de trembler de plus en plus belle. Puis, tout à coup, prenant son courage à deux mains, il courut avertir M. le curé.

— Un revenant, vous me dites, dit celui-ci, un revenant !

— En chair et en os, M. le curé. Tenez, écoutez plutôt.

Effectivement, en prêtant l'oreille de lugubres gémissements, semblant venir de dessous l'église, parvenaient jusqu'à eux.

— Hélas ! hélas ! que faire !

— Il nous faut secourir cette âme en peine.

— Allons.

— Allons.

Puis tous deux, tressaillant de peur, flageonnant sur leurs jambes, s'acheminèrent vers le charnier, se poussant l'un l'autre. Les sanglots les gémissements, continuaient toujours. De temps à autre quelques grattements de sinistre augure se faisaient entendre. Ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés que l'on parvint à insérer la clef dans la serrure. La lourde porte était à peine entre-baillée, que quelque chose leur passa en frétilant entre les jambes en poussant un dernier hurlement, mais de joie celui-là.

Vous vous imaginez d'ici la stupeur de nos deux braves. Ce qui venait de sortir n'était rien autre chose qu'un petit chien, qui avait suivi le convoi de son maître, et que l'on avait pas aperçu au moment de refermer le charnier. Infortuné animal ! Il y avait quatre jours qu'il était là. On aurait pu hurler à moins n'est-ce pas ?

C'est égal, nous regrettons le revenant.

L'EXILE.

Une charmante histoire circasienne sur un baiser. Un homme suivait une route et une femme en suivait une autre. Les routes se suivaient plus loin et n'en formaient qu'une seule et l'homme et la femme se rencontrant au point de jonction. L'homme apportait une grosse chaudière en fer sur son dos ; dans une main il tenait les pieds d'un poulet vivant, dans l'autre une canne, et il conduisait devant lui une chèvre. Ils approchaient d'un ravin sombre et la femme dit : — J'ai peur de traverser ce ravin avec vous ; c'est un endroit solitaire, et vous pourriez me prendre un baiser par force. L'homme répondit : — Comment pourrais-je vous prendre un baiser par force, quand j'ai cette grosse chaudière sur le dos, un poulet vivant dans l'autre et que j'ai une chèvre à conduire ? C'est comme si j'avais les mains et les pieds liés. — Oui, répondit, la femme, mais si vous plantiez votre canne dans la terre et que vous y attachiez votre chèvre, que vous renversiez votre chaudière et mettiez dessous votre poulet, vous pourriez alors me prendre méchamment un baiser en dépit de ma résistance. — Jo te félicite de ton ingénuité, ô femme ! se dit l'homme d'un air réjoui, je n'aurais jamais eu l'idée d'un pareil expédient. Et quand ils arrivèrent au ravin, il planta sa canne dans la terre et y attacha sa chèvre, donna le poulet à la femme en disant : — Tenez-le jusqu'à ce que je coupe de l'herbe pour la chèvre, et alors, dit la légende, moitant à terre la chaudière, il mis dessous le poulet et déroba méchamment un baiser à la femme comme elle avait tant redouté.

Le comble de la dévotion : Ne pas se coiffer le vendredi parce qu'on a un chapeau trop gras.

Nos remerciements à M. C. Duquet de Québec pour l'envoi de la médaille commémorative de la fête du 24 Juin. M. Duquet mérite une bonne note pour son travail artistique.

M. Lajoie qui a remporté mardi dernier un si beau succès dans sa causerie sur les poètes français, a été invité à donner quelques-unes de ses spirituelles conférences à St. Jean. Nous sommes sûr qu'il y trouvera une foule d'admirateurs.

Maxime est un visite chez un de ses amis. Arrive l'heure du repas, on l'invite à prendre le dîner avec la famille. Par politesse il formule un faible refus mais malheureusement on ne réitére pas l'invitation. Maxime ne se tint pas pour attrapé.

Quelques instants après :
—Qu'est-ce que c'est dit-il que vous m'avez dit tout à l'heure ?
—Nous t'avons invité à prendre le dîner avec nous.
—C'est bien, dit-il, j'accepte.

Au commencement de 1880, l'Angleterre se trouvait, paraît-il, compter 22,516 docteurs en médecine.

Aussi est-ce un des pays où l'on meurt le mieux et à meilleur marché.

Un dame très-vaporeuse se croyait toujours malade; son médecin lui avait prescrit un régime bien facile. Il s'agissait de boire tous les matins un verre d'eau fraîche; de prendre, une demi-heure plus tard, une tasse de chocolat, et immédiatement après un verre d'eau.

Un jour, elle ne pensa pas à la première portie de l'ordonnance, et sa distraction dura jusqu'à ce qu'elle out pris son chocolat et le verre d'eau qui devait le suivre. Tent à coup elle s'aperçut de son oubli, et fut terrifiée. Son médecin est appelé, il la trouve avec la fièvre. Il la questionne: elle lui fait part de son inquiétude et du motif qui la causait. "Vous avez eu raison de m'appeler, lui dit-il, le cas est grave; mais heureusement il est encore temps d'y remédier. J'ai voulu que, pour ne pas vous incommoder, votre chocolat se trouvât entre deux-eaux: prenez un lavement, le but sera atteint."

La dame sentit la force de ce raisonnement, exécuta l'ordonnance, et fut guérie.

Gravez-vous ceci dans la mémoire: Le Vrai Truteau de St. Vincent de Paul attend toujours ses amis dans son magnifique salon au coin des Rues Craig et Chenneville. La place mérite d'être vue.

Un imbécile qui s'habillait l'autre jour pour aller en soirée, s'accra sur tous les tons de la gamme en voyant qu'il ne pouvait pas mettre ses bottes: Tiens, se dit-il, je vois bien que je ne réussirai pas à mettre ces bottes avant de les avoir portées deux ou trois fois.

Le comble de l'insecticide. L'haleine de sa belle-mère.

Nous lisons dans le *Sorelois* du 26 Mai.

Rectification.—Nous avons publié le 18 mai courant un entrefilet sous la rubrique d'*Hôtel Richelieu*. Nous regrettons d'avoir inséré dans nos colonnes une réclame portant atteinte à la bonne réputation de l'Hôtel du Canada, qui depuis la faillite de M. A. Béliveau, est devenu la propriété de Madame Saucier. Cet établissement, est maintenant sous la direction de personnes compétentes et n'a perdu sous aucun rapport le prestige dont il jouissait dans ses plus beaux jours.

Il est toujours considéré par le public voyageur intelligent comme un des meilleurs hôtels Canadien-français en ce pays. La clientèle qui le patronise comprend l'élite de la bonne société. En justice pour Madame Saucier nous nous empressons de rétracter dans la réclame de l'Hôtel Richelieu, la phrase suivante: "Il a été un temps où les touristes canadiens ne parlaient que de l'Hôtel du Canada, mais aujourd'hui on ne parle plus que de l'Hôtel Richelieu."

Le Salon du Palais est transporté au No. 29 Rue St. Gabriel. Cet établissement sous la direction de M. Edouard Vervais continue toujours de garder sa bonne renommée. Les clients ne oublient jamais parce qu'ils sont toujours sûrs d'y voir régner une franche gaieté et d'y goûter ce qu'il y a de mieux à Montréal en fait de liqueurs. Les cigares sont de première qualité.

Gladstone Mixture.—Nous recommandons à nos lecteurs d'acheter le nouveau mélange de Cunningham. C'est le meilleur tabac qu'ils puissent fumer. C'est à l'enseigne du matelot en face du Palais de Justice No 172 rue Notre-Dame.

LAGER BEER GARDEN.—L'établissement d'Edouard Fortin au coin des Rues St. Gabriel et Notre-Dame vient de subir une transformation des plus complètes. Un goût des plus artistiques a présidé à l'aménagement de la buvette qui présente maintenant l'aspect le plus coquet. Ce qu'il y a de plus saillant dans les changements est sans contredit le salon intérieur, changé en Jardin d'Été pour les consommateurs de Lager Beer. Il y a un magnifique jet d'eau, des plantes aromatiques et des tableaux à l'huile de la plus grande richesse. Chacun sait que Fortin ne sert à ses pratiques que des liqueurs et cigars de première qualité. N'oubliez pas d'y entrer. Cela mérite une visite des connaisseurs.

AU QUATRE-SAISONS. Il suffit de ce paragraphe pour s'assurer que le *Vrai Canard* ne sert pas à ses lecteurs une réclame indigeste. Depuis longtemps nos lecteurs connaissent les principes sur lesquels est basé le système des achats et des ventes *Au Quatre-Saisons*. Tout le monde sait que MM. J. Perreault et Cie., importent des marchandises pour argent comptant en obtenant un fort escompte. Ils vendent, argent comptant et ce sont les clients qui profitent du bon marché. Ici pas de fausses représentations, aucun truc n'est employé pour leurrer l'acheteur. Cette semaine des avantages extraordinaires sont offerts aux clients des Quatre Saisons. MM. J. Perreault et Cie. ont acheté leur importation de printemps avant la hausse et les marchandises seront vendues à l'ancien prix. De plus deux stocks de banqueroute achetés à 45 cents dans le dollar et quelques marchandises endommagées seront vendues sans réserve pendant cette semaine.

AU QUATRE-SAISONS
—97 RUE NOTRE-DAME, 97—
J. PERREAULT ET CIE.,

Quelques portes à l'Ouest de chez le Dr. Picard!
N. B.—Le département des modes a été complètement réorganisé et est sous la direction d'une modiste d'un talent hors ligne. Les commandes y seront exécutées avec soin et proplitude.

Tout progrès, toute invention nouvelle a ses détracteurs, ses ennemis. Ainsi, quoi de plus économique, de plus magnifique, que la fameuse découverte de la Peinture Caoutchouc lustrée d'A. A. Wilson & Cie? Cela n'empêche pas, paraît-il que quelques marchands mal intentionnés et qui suivent encore la vieille routine en fait de peinture, disent du mal subrepticement et ouvertement de cette Peinture Caoutchouc lustrée d'A. A. Wilson & Cie., dont le prix est de 25 par cent au-dessous du prix des autres Peintures. Elle est de plus garantie. Elle est vendue au No. 23, rue Ste-Thérèse, à côté de l'Hôtel du Canada, Montréal.

ACADEMIE DE MUSIQUE

SIX SOIREES ET UNE MATINEE
Du 7 AU 12 JUIN

Lundi, Mercredi, Jeudi et Samedi Soir,

PAPINEAU,

Grand Drame historique en 4 actes et à grand spectacle, par

L. H. FRÉCHETTE.

- I Tableau—*La Sainte.*
- II Tableau—*Les Patriotes.*
- III Tableau—*Le Traître.*
- IV Tableau—*Aux armes!*
- V Tableau—*La Marseillaise.*
- VI Tableau—*Bataille de St. Denis.*
- VII Tableau—*A St. Charles!*
- VIII Tableau—*En Fort.*
- IX Tableau—*La Frontière.*

MARDI, VENDREDI
et
SAMEDI après-midi

L'EXILE,

Grand Drame Canadien en 5 actes, par le même auteur, en collaboration.

- I Tableau—*L'Etranger.*
- II Tableau—*Amour d'enfance.*
- III Tableau—*Le toit paternel.*
- IV Tableau—*Les brigands.*
- V Tableau—*Au meurtre.*
- VI Tableau—*Le pacte.*
- VII Tableau—*Le millionnaire.*
- VIII Tableau—*La justice de Dieu.*

Madame JEHIN-PRUME

Créera les rôles de ROSE LAURIER et de BLANCHE ST. VALIER.

M. PAUL DUMAS
Celui de PAPINEAU.

DECORS NOUVEAUX peints spécialement pour la circonstance par M. Garand de Montréal.

Billets en vente chez M. DeZouche, Rue St. Jacques, où le plan de la salle est visible.
Loges, \$8.00, \$6.00 et \$4.00.
Orchestre, \$1.00.
Parquet et galerie, 75 cts.
Admission simple, 50 cts.
Amphithéâtre, 25 cts.
Portes ouvertes à 7 heures.—Lever du rideau à 7 heures trois quarts précises.—Matinée à 2 heures.

BAINS! BAINS!

CHAUDS ET FROIDS
NO. 205 RUE NOTRE-DAME

A la demande du Public pendant la saison d'été ces magnifiques Salles de Bains seront ouvertes le Dimanche de 7 à 10 heures à m.

JOS. BISAILLON,
Propriétaire,
204 RUE NOTRE-DAME.

Dimanche Prochain
EXCURSION
EXTRAORDINAIRE
A SOREL

Par le magnifique vapeur *Cultivateur*, Capt. Colletie.

Le Bateau laissera le Quai Bonsecours à 7 heures a.m. précises afin que les Excursionnistes soient rendus à Sorel à temps pour la Grand'Messe.

Le Bateau, en allant et en revenant s'arrêtera à Verchères.

Un de nos meilleurs Corps de Musique est engagé pour la circonstance.

PRIX DU BILLET 50 CTS.

En revenant le *Cultivateur* partira de Sorel à 4 hrs. p.m.

DEMEUNAGEMENT
LE FONDS-DE-FERRONNERIES ET DE
QUINCAILLERIES

F. X. GOUGEON

A été transporté dans le Spacieux magasin formant l'encoignure des rues St. Gabriel et St. Paul. Le public est invité à visiter les importations nouvelles qui sont des plus variées.

F. X. GOUGEON.

Hotel du Canada



RUE ST. GABRIEL, Montréal.

Cet Hôtel est maintenant la propriété de

MADAME SAUCIER

qui est bien connue du public voyageur. La nouvelle administration ne néglige rien pour en faire un hôtel de première classe. L'établissement a été restauré et a subi des réparations nécessaires. L'Hôtel est situé au centre des affaires.

Des omnibus à l'arrivée et au départ des trains et vapeurs.

MADAME SAUCIER espère revoir son ancienne clientèle à qui elle promet satisfaction. Ses prix seront modérés.



LA MUSE POPULAIRE

(CHANSONNIER NOTÉ.)

2^{me} LIVRAISON

Prix: 25 Cts; États-Unis, 35 Cts.

Chaque Livraison contient 104 pages En vente chez tous les principaux Libraires du pays. S'adresser à

A. FILIATREULT,
151, RUE ST. FULGENCE, MONTRÉAL.

ROMANCE NOUVELLE.

EXTASE PRIX, 30c;

Poésie de VICTOR HUGO.
Musique de ERNEST LAVIGNE.

Expédié franco, sur réception du prix marqué; (en timbre-poste, on autrement.) Publié par

ERNEST LAVIGNE.
237 Rue Notre Dame,
MONTREAL.